

prier à sa manière ce Père inconnu que les Kabbalistes appelaient de ce nom magnifiquement familier : « le Vieux des jours, » et ils ajoutaient cette phrase d'une infinie tristesse : « On ne peut le connaître, c'est un œil fermé. » — Heureux, même dans son couvent désert, même dans la proscription de son Ordre, mon vieil hôte qui, en arrosant des cyprès au crépuscule, répondrait avec son invincible certitude : « Non, mais c'est un œil qui nous suit, qui nous aime, et, quand nous faisons mal, il nous pleure ! »

VIII

Pienza, le 31 octobre.

J'ai pris le parti de faire de nouveau en voiture la route entre Monte Oliveto et Chiusi, — toute petite ville de la province de Pérouse aujourd'hui, autrefois une autre des douze grandes cités, ou Lucumonies, des Étrusques, — et je regrette déjà cette résolution. C'est une pénitence parfois, ce voyage en voiture, à laquelle devraient se soumettre ceux qui maudissent le prosaïsme des chemins de fer et leur banalité. Ils éprouveraient ce que j'éprouve, combien il est dur de devoir compter avec trois choses également ingouvernables : le temps qu'il fait, l'état des chaussées que l'on suit, et l'intelligence du cocher. Quand j'ai quitté l'hospitalier Monte Oliveto, le ciel livide crevait en une de ces pluies à justifier l'hyperbolique fantaisie du vieux Régnier :

Et des cieux déchirés tombait un tel dégoût
Que les chiens altérés pouvaient boire debout...

Les chevaux n'ont pas marché plus de deux lieues qu'une des roues butte dans une ornière. Une secousse fait tomber les livres et les cartes que j'ai devant moi pour étudier consciencieusement la route. Je crois la chaise cassée, comme on disait dans les romans galants du dix-huitième siècle. Je me vois déjà abandonné, par ce déluge, dans le désert détrempé qui s'étend entre le couvent et le petit bourg de San Giovanni d'Asso. Ce n'est heureusement qu'un des sabots qui a sauté, le jeune conducteur ayant oublié de desserrer à la montée le frein de sa voiture. Ce détail me donne de ses talents une idée inquiétante, malgré la plume de coq arborée fièrement à son chapeau de feutre. Cette étourderie a pour conséquence immédiate qu'il me faudra employer deux fois plus de temps et gagner Pienza, qui est ma première étape, en huit heures au lieu de quatre, — tant ces montées et ces descentes de la route sont en pentes rudes. Les cinq minutes d'inévitable mauvaise humeur passées, je m'efforce de pratiquer le proverbe de notre pays qui semble le plus connu des Italiens, car ils le

citent sans cesse : « A mauvais jeu, bonne mine. » C'est la rédaction qu'ils donnent à cette formule française de leur classique *si farà una combinazione*. La lenteur du véhicule me permet de graver plus profondément dans mes yeux cet étonnant paysage de mamelons crevassés, de *balze*, comme on appelle ici ces fissures profondes, soudainement ouvertes dans des terrains d'une composition si friable. Dieu ! la sauvage, la triste contrée ! De temps à autre une ferme s'aperçoit, mal entretenue malgré l'élégance de sa *loggia*. Des cyprès l'entourent, au pied desquels un semeur à mine farouche jette le grain par poignées dans le champ où les mottes retournées se fondent déjà presque en boue. Quand la rafale s'arrête, il pèse sur l'horizon un ciel redoutablement bas et plombé. Sur ce fond sinistre et menaçant, des montagnes se dessinent partout, chacune crêtée de sa petite ville forte. Une surtout, qu'un passant me nomme, Montalcino, est terrible à regarder avec la ligne de son château et celle de sa tour profilée sur ce firmament d'hiver, — noir sur noir. Elle me fait songer aux paysages que Dante évoque dans sa visite à la *Città di Dite* :

Quell' è il più basso luogo, ed il più oscuro.

(*Inf.*, ix, 28.)

Toujours la sensation des guerres d'autrefois s'impose, et celle de la bataille livrée de vallée à vallée, de colline à colline, de village à village. J'ai de nouveau un échantillon intact de ces temps tragiques à San Quirico, le premier village où la voiture s'arrête après l'insignifiant San Giovanni d'Asso. Encore ici le moyen âge apparaît, intact, sans qu'une trace de vie moderne ait altéré cette physionomie, sauf que les fossés à demi comblés font jardin autour des murailles et qu'aucun pont-levis ne défend l'entrée des portes. Mais l'église, une basilique du neuvième siècle, dresse toujours les quatre colonnes de son portail, que des lions supportent et que couronnent des bêtes symboliques, crocodiles, oiseaux, taureaux, griffons; — mais les palais étalent toujours, sur leur façade peinte, les fastueux blasons des anciens cardinaux; — mais des rues dallées tournent toujours, aussi étroites, aussi sombres entre les maisons aux fenêtres grillées. Non, rien de tout cela n'a dû changer depuis le temps où sainte Catherine de Sienne fréquentait les bains de Vignoni dans le voisinage, — rien, pas même l'esprit des habitants qui s'amassent autour de la voiture pour regarder l'étranger avec des yeux qui, voici quarante ans seulement, n'au-

raient pas semblé très sûrs. Cette ancienne insécurité des routes est même la seule explication possible du temps qu'il a fallu aux historiens des mœurs pour reconnaître cette vérité formulée en premier lieu, je crois, par Stendhal, que les grandes cités italiennes n'ont jamais gêné les petites dans leur développement. Ces dernières valaient les autres par l'intensité de la vie locale, la splendeur de la décoration, le patriotisme militant, et aussi, hélas! par les divisions intestines. Une Florence, une Pise, une Bologne ont eu plus de gloire. Mais elles n'étaient pas des centres plus vivants que ces pauvres communes éparses dans toute cette Toscane. La nature, qui travaille dans le monde social d'après les mêmes procédés que dans le monde animal ou végétal, s'est, ici comme partout, essayée à vingt épreuves presque pareilles, avant de parachever les deux ou trois créations supérieures qui demeurent les types accomplis de l'espèce. Même pour le passant d'une heure, ce sont des évidences écrites dans les pierres des moindres constructions municipales ou religieuses dont s'enorgueillissent toutes ces petites villes. Un voyage distribué en longs séjours ici et là pourrait seul découvrir le plus ou moins de permanence

actuelle de cette vie locale. De quelle manière s'accomplit l'expérience d'entière unité administrative tentée pour la première fois depuis vingt ans après tant de siècles? Tout l'avenir de l'Italie tient dans la réponse à cette question.

N'ayant heureusement pas à résoudre des problèmes aussi complexes de psychologie politique, je me contente d'évoquer de mon mieux, grâce au souvenir des fresques du Pinturicchio, les fiers seigneurs d'autrefois dans ce décor qui leur a survécu. C'est surtout dans Pienza, à quelques lieues plus loin, que cette évocation devient aisée. Cette ville, qui s'appelait autrefois Corsignano, doit justement son nom actuel à ce pape Pie II dont ces fresques de la Librairie du Dôme, à Sienne, m'ont illustré l'histoire. La pluie a cessé. La tombée du jour sous le ciel nuageux s'harmonise d'une façon saisissante avec la place de la Cathédrale, point central de la petite cité. A lui seul ce carré de terre, égal en grandeur à la moitié de la petite cour du Vieux Louvre, vaudrait le voyage, ramassant, comme il fait, autour de lui quatre édifices magnifiques du quinzième siècle : un palais Piccolomini d'abord, cons-

truit en pierres presque brutes, massives, noires comme le Strozzi de Florence. Des anneaux énormes et destinés à l'attache des chevaux sont appendus entre les fenêtres du rez-de-chaussée. A l'intérieur s'ouvre un *cortile* paré de colonnes dont les chapiteaux comme ciselés achèvent l'élégance. En face, l'évêché montre sa façade d'un joli style vénitien, et les deux autres côtés de la place sont formés, l'un par la cathédrale d'une simplicité plus austère que ne sont d'habitude les brillantes églises toscanes, le dernier par le Municipale avec un campanile élancé et des arcades. Une fontaine de 1490 — l'inscription l'indique — et qui se compose d'un rebord de puits entre deux piliers délicieusement ouvrés, décore cette petite place pavée de grandes dalles. Par l'interstice de la ruelle qui sépare le Dôme et le palais Piccolomini, les yeux découvrent l'immense vallée où l'Orcia coule vers l'Ombrone aux pieds des montagnes en ce moment blanches de neige. Cette place si grise sous le ciel plombé, si durement enserrée d'architectures sèches, si dépourvue de végétation et qu'on dirait sculptée à même la pierre de la montagne, surprend le regard comme Sienne et Volterra, davantage peut-être; car il est plus

manifeste que ces édifices ont servi, qu'ils furent bâtis, non pour la parade, mais pour l'emploi. Ils furent un luxe utile, c'est-à-dire, comme les poignées de dagues que fabriquaient les orfèvres à la même époque, un joyau nécessaire et peut-être terrible. L'âme du début de la Renaissance se révèle ici avec ses éléments composites, tant le sentiment du péril certain se mélange, dans les trois constructions qui ne sont pas religieuses, à celui de la beauté. On a trop cru, et Beyle en tête, que ces deux sentiments tiennent l'un à l'autre comme une cause à son effet. N'a-t-il pas écrit qu'il manque à l'âge moderne, pour avoir de très grands artistes, l'idée du danger permanent au coin de la rue? Il a été trompé justement par ce paradoxe de la Renaissance italienne. Combien de périodes aussi périlleuses de l'histoire, avec une égale initiative des particuliers et une prodigalité supérieure d'énergie n'ont produit que des bêtes de proie à face humaine? Le plus souvent, au contraire, l'habitude constante de l'action rend un homme impropre au talent d'artiste. Il est juste de dire que, si l'équilibre s'établit entre les deux tendances, le résultat est surprenant. L'homme se trouve pré-muni alors contre le terrible défaut de dilettan-

tisme. Il ose voir et vouloir, inventer et réaliser. La portion d'animalisme nécessaire à la vitalité profonde de l'œuvre d'art n'est pas étouffée chez lui par l'abus de la pensée critique. Quelque chose de libre et de hardi circule dans ce qu'exécutent des mains qui ont tenu l'épée, et beaucoup de sculpteurs ou de peintres du quinzième siècle en étaient là, quoiqu'il faille sur ce point encore se garder d'une conclusion trop générale. A côté d'un Cellini brutal et batailleur, que de Fra Angelicos épris de retraite et de silence, que de Benozzos Gozzolis uniquement occupés à une besogne de modestes ouvriers dans le même enclos de cimetière ou de couvent!

La nuit va tomber tout à fait. Je n'ai que le temps d'entrer dans la cathédrale si je veux donner encore un coup d'œil aux tableaux dont parle le Guide. L'ombre froide commence d'envahir la nef. Des chanoines psalmodient un office, assis dans les stalles du chœur. Des petites filles, rangées auprès du confessionnal et sur le point d'aller dire leurs innocents péchés, chuchotent en riant tout bas, et elles secouent leurs jolis visages, taches claires sur le fond obscur de l'église. Par bonheur, le

vieux sacristain qui m'aborde pour me guider à travers les chapelles, porte dans ses traits une simplicité candide qui s'accorde avec cette calme impression d'une minute vraiment religieuse, et les tableaux qu'il me montre y ajoutent encore par leur sérénité mystique, étant des premiers peintres siennois, deux de Matteo, trois de Sano di Pietro, et le dernier, le plus beau, d'un maître moins connu, le Vecchietta, que Kugler et son traducteur et continuateur sir Henry Layard, traitent durement dans leur excellent ouvrage. Mais ont-ils vu cette Assomption, cette Vierge en robe d'or, enlevée sur un fond d'or, dans cette guirlande d'anges, vêtus d'or, qui accompagnent d'une céleste musique ce triomphe de la mère de Dieu? Le Beato n'a pas trouvé de visages plus sublimes pour la pureté, la fierté triste, le sentiment sérieux de l'au-delà, et pourtant que ces visages restent jeunes, transparents de fraîcheur et de grâce naïve! Comme il fait presque noir, le sacristain vient d'allumer un petit cierge d'ex-voto, et, debout sur l'autel, sa main de vicillard, un peu tremblante, promène contre le tableau cette incertaine et faible clarté qui, l'un après l'autre, illumine les ors comme fluides, à la fois pâles et étincelants, des robes des anges. Leurs doigts

longs apparaissent, posés sur des instruments de Paradis, leurs étroites poitrines, puis leurs yeux songeurs et la fleur mélancolique de leurs bouches, puis l'or comme solide qui sert de fond au visage de la Madone, levé humblement dans une attitude d'acceptation si touchante. Oui, humblement, elle monte vers ce Fils qui, l'ayant bénie entre toutes les femmes, lui a aussi mis dans le cœur sept glaives douloureux, et qui la prend enfin auprès de lui dans l'éternelle gloire. C'est une magie que la promenade de la petite flamme évocatrice le long de cette peinture sacrée qui prendra place dans mon souvenir à côté de celle du couvent des Frères-Mineurs à Volterra, et je me répète, en la quittant, ces quatre vers du poète Lafenestre qui, parlant de son âme de jeune homme dispersée à travers d'innombrables sensations, soupire si tendrement :

Dans les églises d'Italie
Combien de ses lambeaux épars
Trainent sur la lèvre pâlie
Des Madones aux longs regards !...

Ah! la jolie et juste définition de ces yeux qui vous suivent longuement, en effet, du fond

de leur chapelle perdue, à travers la vie, et ils vous donnent la nostalgie d'un cœur pareil à celui que les vieux peintres laissent deviner derrière ces prunelles : capable de toutes les puretés et de toutes les tendresses à travers toutes les souffrances.

IX

Montepulciano, le 1^{er} novembre.

La route de Pienza à Montepulciano marque un retour dans la Toscane boisée après la sorte de lande grise et nue que la voiture a traversée pour ainsi dire continûment depuis Sienne. Les chênes roux reparaissent sur les collines. Il fait un ciel mi-parti, comme les costumes des personnages dans les fresques, avec une grande moitié toute voilée de pluie et une moitié bleue, pleine de soleil, et c'est toujours autour de moi ce charme mi-parti aussi, gracieux tout ensemble et tragique, du moyen âge italien. Je continue à voir par-dessus ces bois la menace de nouveaux villages crénelés. Sur les hauteurs moindres, jaunissent des villas à tournure de châteaux vers lesquelles conduisent de grandes allées de cyprès, qui, de loin, semblent une fantastique armée de noirs

pèlerins. Et comme si la nature, artiste elle-même dans ce pays d'artistes, avait voulu sur cet extrême bord de la Toscane résumer toutes les impressions des guerres anciennes en une seule, une ville se détache sur l'espèce de cap auquel aboutit l'ondulation immense des coteaux. C'est Montepulciano, véritable bijou de guerre d'une joliesse féroce, serti dans ses remparts d'un dessin net comme un relief de géométrie et que contourne la route. Par delà cette place forte, un paysage se développe tout en plaine, et par delà encore une autre ligne de montagnes lointaines, doucement, tendrement voilées d'une brume violette qui s'échappe des trois lacs, — bleuâtres et mystérieuses opales dont cette énorme vallée est comme incrustée. Leur eau vaporeuse semble dormir par cette matinée d'automne d'un sommeil de beaux yeux extasiés. Le plus grand des trois porte cependant un nom tragique, — Trasimène. Mais pour moi, et la vallée et les trois lacs et les montagnes violettes, c'est l'Ombrie, — l'Ombrie, le coin du monde qui vit éclore le rêve d'art le plus touchant, le plus amoureusement mystique et humain à la fois, et le souvenir du Pérugin efface dans mon imagination celui d'Hannibal!

La voiture a passé sous une longue voûte, et, si habitués que soient mes yeux depuis ces quelques jours à de sèches visions d'architecture, je reste saisi de ce nouveau défilé entre des palais qui s'appelle la Grande-Rue de cette petite ville. Les blasons, ici et là, sont bien arrachés, des magasins installés au rez-de-chaussée, à droite une *drogheria*, à gauche un café, ailleurs un office de loto où des barbiers, des domestiques et des paysans vont jouer, d'après leurs rêves ou ceux de leurs patrons, quelques numéros *graziosissimi* ou *simpaticissimi*, comme ils disent. Du linge est bien appendu aux fenêtres, et, parmi ces fenêtres, quelques-unes sont murées; d'autres cruellement dégradées par l'abandon... N'importe, la magnificence de la vie d'autrefois éclate aussi forte qu'à Sienne, et cette patrie d'Ange Politien convient vraiment aux souvenirs de splendide existence qu'évoque le nom du favori de Laurent. Je compte plus de cinquante de ces palais avant d'arriver à l'auberge, laquelle, installée, elle aussi, dans un ancien palais, — ô ironie des décadences! — porte le nom de Marzocco, du lion symbolique de Florence, et la bête du glorieux blason se dresse en effet sur une colonne, rappelant l'ancien asservissement

auquel la grande République a fini par réduire la petite.

Que j'ouvre ici une parenthèse pour protester contre le préjugé trop répandu et grâce auquel tant de voyageurs hésitent à s'aventurer dans les petites villes italiennes, à savoir qu'une fois épuisée la liste des grands hôtels on ne trouve dans la péninsule ni à se loger ni à se nourrir. La vérité est que nul pays peut-être n'offre plus que celui-ci de différence entre les maisons du premier ordre et celles du second. Un faux grand hôtel italien est ce que l'on peut imaginer de plus haïssable, de mieux organisé pour une exploitation de l'étranger, que rien ne compense. En revanche, la bonhomie de la *Locanda* provinciale que fréquentent des officiers, des ingénieurs, des avocats en tournée est une des choses les plus exquisés que j'aie rencontrées dans aucun pays. A Volterra, à Colle, à Sienne, à Pienza, sur la Rivière, à Rapallo, avant de m'abandonner décidément à ce qu'un humoriste de mes amis appelle le *Trippisme*, du mot anglais *Trip*, — avec la devise. « Frère, il faut partir, » — j'ai trouvé partout la même maison, meublée sans luxe, mais propre, tenue par une seule famille.

Le père fait la cuisine ; la fille sert à table, une sœur garde le comptoir, la mère et la cousine s'occupent des chambres. Une simple et cordiale atmosphère bourgeoise règne dans la demeure. Pas de table d'hôte, mais on vous apporte à regarder le perdreau, les grives, les alouettes, le rouget, les champignons, les foies de volailles, les truffes blanches qui serviront à votre repas. Aucune carte des vins ne traîne dans le restaurant, chargée des divers Châteaux-Poisons qui déshonoreraient pour toujours le Bordelais, s'il n'était démontré qu'il n'y entre pas une seule grappe d'un seul raisin de Bordeaux. En revanche, tous, dans la maison, depuis l'hôte de passage jusqu'au faquin de service, boivent du véritable vin de pays, et celui de Montepulciano a cet arôme de fleurs qui rendait si chers au sobre Balzac certains crus de sa Touraine. Dans ces auberges perdues vous ne rencontrerez aucun journal gallophobe, aucune allusion à la politique contemporaine et à ses subtilités. La vieille communion du sang latin se retrouve dans la sympathie avec laquelle ces gens vous servent, prêts à vous conduire eux-mêmes à travers les curiosités de leur ville, soucieux d'assurer par des billets de recommandation

la suite de votre voyage, enfin une grâce d'accueil capable de vous faire oublier que les cheminées fument, que les tapis, usés jusqu'à la trame, ne vont pas jusqu'au bout du carreau, que les fenêtres ne joignent pas toujours. Mais si le ciel est redevenu beau, que vous importe ?

Que vous importe surtout, si la rue est un enchantement ? Et toutes celles de Montepulciano ont cette fascination mélancolique et puissante du passé. C'est la veille de la fête des Morts, et ce ciel voilé de la Toussaint s'harmonise par une si étrange correspondance avec cette cité de jadis, comme aussi les idées suscitées par cette fête, la plus touchante peut-être de toutes, et, à coup sûr, la plus humaine, la plus conforme aux besoins invincibles du cœur. Cette solidarité entre les vivants et les morts qui fait que les bienheureux ont mérité pour nous et que nous pouvons, nous, mériter pour nos chers absents, comment n'en pas sentir la profonde poésie dans ce décor où palpète encore, pour nous exalter, la pensée des générations éteintes ? Sans doute, ces hommes d'il y a plusieurs siècles ont cru construire ces palais pour eux, pour leur famille. A peine les virent-ils ache-

vés. Elle est si courte, la durée du temps donné à chacun pour réaliser même le projet d'une maison ! Combien survivent de leur race, et ces descendants vivent-ils ici ? — Non. C'est pour nous que ces disparus ont bâti ces demeures, pour nous qui, passant sous leurs balcons vides, rêvons d'héroïques existences et d'élégantes fantaisies. C'est pour nous qu'ils défendirent leur ville et qu'ils lui assurèrent de quoi avoir ces joyaux de toute commune un peu fière, un Municipe, un Dôme. De ces deux monuments, le premier seul ici fut terminé. La pauvre cathédrale, elle, dresse sur la place une façade tronquée, triste mur de briques rouges qui attend son revêtement de marbre. C'est toujours le beau vers du plus italien des poètes, de ce Virgile qui semble avoir, dans sa tendresse intime, senti une plainte s'exhaler partout de cette terre où, de son temps, il y avait déjà trop d'histoire, trop de ruines, — c'est le mélancolique :

... pendent opera interrupta...

L'intérieur non plus n'a pas été enrichi comme d'habitude par la profusion d'œuvres d'art qui attestent les triomphes politiques d'une cité. Pourtant ce monument ne serait

pas digne d'être en Toscane s'il n'enfermait quelque splendeur incomparable. Il s'y trouve, en effet, deux statues qui à elles seules suffiraient à la gloire d'un artiste. Elles ne sont, cependant, que les débris d'un tombeau construit, vers 1428, par Michelozzo Michelozzi, un élève de Donatello, pour Aragazzi, le secrétaire du pape Martin V. La tradition veut que le maître florentin en personne ait travaillé à cette sépulture qu'un vandalisme inexplicable a dispersée dans l'intérieur de l'église. Deux des bas-reliefs ont été brutalement encaissés dans les piliers de l'entrée. Le grand cercueil de marbre sur lequel on voit couchée la statue du mort a été placé entre les deux portes, un autre bas-relief près du maître-autel, et, aux deux côtés de ce même autel, se dressent les statues qui se faisaient pendant près du sarcophage. L'une, prétend-on, représente la Foi. C'est une femme résignée et douce qui tient un flambeau dans sa main. Elle semble sourire à la Mort, puisqu'elle sourit sur un tombeau, avec la grande paix dans le cœur dont parle le Livre : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, je ne vous la donne pas comme le monde la donne... » L'autre statue est celle d'une femme aussi, aux traits durs, à la cheve-

lure courte et bouclée. Elle serre dans ses bras un encrier. Sans doute sa main a laissé tomber la plume avec laquelle, froidement, elle se préparait à noter une observation. Pas une ride ne défigure son visage, convulsé pourtant d'angoisse ; mais sur ce front, autour de ces lèvres encore jeunes, il n'apparaît pas non plus une seule fraîcheur de traits qui permette de croire à la possibilité d'une sensation heureuse, à l'habitude d'un laisser-aller. Toute l'irréparable tristesse d'une grande force impuissante se lit sur cette face dont la beauté avait pourtant vaincu la vie, et ce serait la Science, prise d'épouvante devant l'invincible énigme. Jusqu'à cette heure, on le sent, elle a si altièrement suivi sa route, qu'arrêtée en présence d'un problème à jamais insoluble elle ne se rend pas encore. Mais tout son être se crispe, ses yeux ne pleurent pas, sa bouche ne gémit pas, seulement elle ne peut plus bouger, fascinée par un spectacle qui confond sa raison sans qu'elle le nie, stupéfiée de ce qu'elle comprend et ne comprend pas. Le mélange de réalisme et d'Idéal tourmenté qui se lit sur ce visage, l'âpre sécheresse de facture avec laquelle toute la statue est traitée et son intensité d'expression transforment cette œuvre, conçue en

pleine Renaissance, en une illustration anticipée d'un poème de Poe ou de Baudelaire. Cette créature est si touchante à la fois et si sèche, si désespérément malade et brisée, et pourtant l'orgueil en elle corrompt la douleur. Cet orgueil empêche, il empêchera toujours que la tristesse ne devienne l'élément de salut et de révélation. Cette âme angoissée souffrira indéfiniment sans rien faire qu'ajouter la souffrance à la souffrance, comme les ténèbres s'ajoutent aux ténèbres et dans une nuit qui n'aura pas d'aurore... Je suis sûr que les galeries et les églises de Montepulciano recèlent bien des tableaux et bien des sculptures dignes d'être examinés après celle-là ; mais c'est un grand principe en voyage, de rester sur une sensation d'extrême beauté quand on l'a rencontrée. Aussi n'ai-je plus voulu voir aucune autre œuvre d'art, et la dernière des cités toscanes que j'aurai visitées demeurera, dans mon souvenir, comme une vision de vieux palais autour d'une cathédrale où frémit à jamais ce marbre dans lequel j'aime à reconnaître l'image de la Science impuissante, et, derrière cette cathédrale, se développe une terrasse d'où l'on voit la province de François d'Assise, du héros de la foi heureuse.

X

Chiusi, le 2 novembre.

La descente de Montepulciano à Chiusi, c'est bien celle de la rude Toscane vers cette tendre Ombrie, une douce approche d'une profonde vallée, rendue plus douce durant cette matinée du jour des Morts par le ciel enfin lavé de ses nuages. L'impression nette et dure de la chose entière, qui se retrouve partout en Toscane, cède ici la place à la sensation du vague contour. La vapeur montée des petits lacs de Montepulciano et de Chiusi se mêle au brouillard qui flotte là-bas sur le Trasimène, et cela fait un voile de vapeur comme posé par des mains de fées sur les vastes chesnaies touchées d'or, sur les oliviers bleuâtres, sur les vignes rougisantes, sur les grandes feuilles lustrées des eucalyptus. Ces derniers arbres racontent le drame de ce pays : la lutte contre les fièvres

émanées des eaux stagnantes. Tous les bords de ces lacs sont mangés de marais pestilentiels, et déjà les teints des femmes et des enfants se font plus pâles, les yeux luisent d'un éclat presque maladif. Par places, de petites forêts d'ajoncs frémissent au vent, des moutons paissent auprès. Cette vision d'idylle dans cette atmosphère déjà dangereuse me prépare sans doute aux tableaux que je rencontrerai dans cette Grande-Grèce vers laquelle je m'achemine lentement, et encore trop vite ! Car il n'y a pas un coin dans la contrée que je traverse maintenant qui ne méritât des jours et des jours d'étude. Les quelques heures que j'y passe ne servent qu'à me convaincre des prodigieuses richesses dispersées sur cette terre classique dont on ne soupçonne rien, même après y être venu, comme j'ai fait, non pas une fois, mais dix, mais quinze. Et je songe déjà : quand y reviendrai-je encore ?

Cette Chiusi, par exemple, à laquelle je n'aurai donné que cet après-midi, l'antique Clusium du roi Porsenna, ne mérite-t-elle pas à elle seule un long séjour ? Elle garde ses murs du moyen âge, comme Volterra, et reliés aussi à des murs étrusques. Comme Volterra, elle

possède un musée, — mal ordonné parce qu'il a manqué l'initiative de l'amateur intelligent ; mais il s'y trouve des urnes funéraires d'un intérêt capital, témoin celle dont M. Jules Martha donne la description dans un livre si clair et si nourri¹. Elle représente exactement l'habitation privée des anciens habitants de cette terre : une maison de forme rectangulaire avec quatre auvents inclinés vers l'extérieur, et, au sommet, une ouverture pour la fumée. Chiusi a surtout ses tombeaux, en plus grand nombre que ceux de Volterra, et, parmi eux, celui dit de la Scimia, ou du Singe, contient des peintures d'une conservation singulière. Je m'achemine vers ce dépôt — c'est le mot officiel — conduit par un vieil homme de soixante-dix ans. Depuis combien de ces années ce guide fait-il le métier de montrer ainsi les asiles profanés de ces morts qu'il ira rejoindre bientôt ? Il faut marcher à travers champs, ou suivre des sentiers qui escaladent des collines et dévalent dans des vallées, d'une terre argileuse, détremmée par les pluies de ces derniers jours. Mais que le paysage d'automne se fait de nouveau joli et presque caressant autour de

¹ *L'Archéologie étrusque et romaine*, par J. MARTHA (1 vol. chez Quantin).

cette promenade! Ce ne sont que chênes encore, dorés et roussis, que verts genévriers chargés de leurs baies noires. Sans cesse, à l'horizon, tremble le lac de Chiusi, goutte d'eau qui luit de ce bel éclat dormant et pâle que prennent les étangs sous des cieux voilés. Je rencontre en route deux enfants qui chassent au rouge-gorge avec une chouette et des bâtons enduits de glu. Ils ont disposé ces bâtons au bord d'un fourré, puis planté en terre, à quelque distance, un pieu couronné d'une espèce de pelote noire. La chouette, attachée à ce pieu, volète tout autour. L'enfant couché à terre imite des cris d'oiseaux, et les rouges-gorges, voyant cette chouette sauter de-ci et de-là et entendant ces cris, s'approchent par curiosité, puis se laissent prendre aux bâtons. Ce jeu cruel, et qui doit remonter aux temps primitifs, emprunte un charme de poésie étrange à ce paysage et à cette heure. On imagine qu'un Mélibée ou un Daphnis se préparaient de la sorte à faire un cadeau précieux à une Amaryllis ou à une Néère dans les jours où Théocrite et Virgile transfiguraient en Bucoliques les jeux grossiers du village. Les deux enfants, d'ailleurs, en véritables fils d'un pays de curiosités, calculent aussitôt que la chasse au pour-

boire surpassera en profit celle au rouge-gorge. Les voici donc à ramasser leurs bâtons, à emprisonner leur chouette dans un panier, et ils se mettent à suivre le vieux guide jusqu'aux tombeaux, prêts à gagner les quelques sous, objet de leur convoitise, par toutes sortes d'actions de mouches du coche : telles que de précéder le voyageur sur un chemin déjà frayé, telles que d'allumer d'inutiles bouts de bougie égarés on ne sait comment dans leurs poches lorsque le guide tient lui-même une torche, telles enfin que de commenter à leur manière les peintures murales, appelant du nom d'anges, par exemple, les génies ailés de la mystérieuse théogonie étrusque. Et c'est par un travail semblable d'imagination pourtant, que se sont élaborées tant de belles légendes populaires.

Pour pénétrer jusqu'au dépôt, il faut encore descendre, comme à Volterra, dans une cave creusée en plein tuf à une profondeur de trente marches environ sous le sol et divisée en quatre compartiments. Ici les morts paraissent avoir été ensevelis non pas une fois réduits en cendres et dans des urnes, mais entiers et posés sur des espèces de lits au-dessus desquels la flamme de

la torche me montre aussitôt des peintures intactes. Parmi elles grimace le singe qui donne son nom à ce tertre funèbre. Ces figures, coloriées en rouge, se détachent claires sur un fond sombre, sans relief et sans modelé, avec une précision déjà remarquable des contours. Elles représentent des jeux, vraisemblablement ceux dont s'accompagnaient les funérailles. Continuant de me donner un modèle de naïve interprétation, le vieux guide, au plus grand intérêt des deux petits oiseleurs, m'assure que c'était là le tombeau d'une famille de saltimbanques. Les sujets traités expliquent comment une pareille idée a pu lui venir. C'est d'abord un homme assis de côté sur un cheval et qui se prépare à s'élancer sur la croupe d'un autre. C'est une femme à demi étendue sur une chaise, son ombrelle à la main, et elle regarde deux lutteurs qui vont s'étreindre. C'est un adolescent qui tend une baguette devant un enfant pour que ce dernier la franchisse, des gladiateurs, un char attelé de chevaux, enfin, les scènes qui nous paraissent, à nous autres modernes, les moins propres à décorer un tombeau. Aussi ne puis-je éprouver ici cette sensation du mystère qui m'avait saisi devant les urnes de l'antique Velathri. Il en est de même presque chaque

fois que nous nous trouvons non plus devant la face des mythes, mais devant les cérémonies des anciens. Nous ne pouvons guère les comprendre dans leur réalité concrète, tandis que le fond humain de leur rêverie religieuse nous permet encore de communiquer avec eux à travers les différences de dogmes et de mœurs.

J'étais donc demeuré curieux et indifférent dans cette visite, au lieu que j'ai retrouvé mon émotion de Volterra, et plus forte, à visiter, presque immédiatement au sortir du dépôt étrusque, de petites catacombes, — chrétiennes celles-là, et qui se développent dans un autre souterrain. La différence d'époques n'est cependant pas énorme. Les livres spéciaux, en effet, placent toutes les fresques étrusques entre le cinquième et le troisième siècle avant notre âge. D'autre part, on classe les catacombes de Chiusi parmi celles des tout premiers temps du christianisme. Cela ne ferait qu'une distance de quatre cents années au plus, peut-être moins, et c'est deux mondes. L'entrée, aujourd'hui fermée d'une grille, est à peine visible. Au bas d'une montagne, l'on aperçoit les longs corridors creusés dans les soubassements de la colline. Ils se déroulent entre des

tombeaux dont les pierres disjointes laissent voir des fragments d'os. L'autel, dès l'abord, donne à ce réduit pieux une physionomie déjà d'église, de crypte romane. Tout à l'heure il n'y avait en moi que curiosité. Je ne peux me défendre maintenant d'un respect troublé. Ces reliques qui reposent le long de ces galeries sont parfois désignées par une épitaphe latine. Le plus souvent elles restent anonymes. Mais je sais qu'elles appartenrent à des hommes qui, vivants, pensèrent au salut de leur âme. C'est pour assurer ce salut qu'ils risquaient leur vie en venant assister, malgré les lois, aux cérémonies de leur culte dans cette cachette pieuse. C'est parce que beaucoup de leurs semblables pensèrent et sentirent comme eux que le Christianisme a triomphé. Pour une part, si petite soit-elle, chacun d'eux a contribué à la création d'un Idéal en dehors duquel, même aujourd'hui, il n'y a que ténèbres, doute et douleur. Quand on songe à quelle profondeur cette religion s'est infiltrée dans notre sensibilité, et combien notre art moderne en reste imprégné quoi qu'il fasse, comment ne pas être remué par l'idée que voici les ouvriers de la première heure, ceux dans l'être obscur desquels s'élaborait la croyance qui plus tard a seule rendu possibles

un Dante, un Michel-Ange, un Pascal, un Goethe même, — car *Faust* existerait-il sans le christianisme? — un Musset, puisqu'un de ses chefs-d'œuvre est ce début de *Rolla*, avec la célèbre apostrophe au Christ. Pour une part infiniment faible, mais une part tout de même, une catacombe misérable et abandonnée, comme celle-ci, compte dans cette métamorphose de l'univers moral. Je vois en elle une des graines qui, enfouies sous le sol, levèrent plus tard pour une splendide moisson de cathédrales, comme celle de Sienne que je visitais l'autre semaine, comme celle d'Orvieto que je visiterai dans quelques jours. Sous cette voûte obscure, je sens frémir cette germination prodigieuse de l'histoire qui relie les humbles, les simples commencements aux magnificences des triomphes, et qui, seule, ennoblit le succès en faisant de sa pompe le couronnement glorieux des bonnes volontés inconnues. Tout à l'heure je trouvais naturelles les plaisanteries des petits garçons et leurs gambades. A présent, elles me choqueraient, et mon guide, tout grossier soit-il, sent comme moi, car un des enfants ayant voulu prendre un des os visibles entre les fentes des pierres, le vieillard empêche ce qui serait ici un sacrilège. Obscurément,

vaguement, il éprouve, lui aussi, cette impression, que ce sont là, non seulement des morts, mais nos morts, et il a raison, puisque notre âme, à quelque degré que ce soit, vit encore un peu de l'âme qui soutenait autrefois ces pauvres débris

XI

Città della Pieve, le 3 novembre.

Je n'ai pas résisté au désir de faire un croquet jusqu'à la petite ville de montagnes d'où je date aujourd'hui ces notes, par religion pour le grand peintre qui naquit ici en 1446, Pietro Vannucci, plus connu sous un autre nom ; car, au lieu d'illustrer sa cité natale, il emprunta son glorieux titre de Pérugin à Pérouse où se trouvent, il est vrai, ses chefs-d'œuvre. J'ai à plusieurs reprises éprouvé le charme d'intimité peut-être un peu imaginaire que donne un contact même passager avec les paysages où naquit et grandit un artiste que l'on aime. Tout enfant et quand ses yeux de futur dessinateur s'ouvraient à la sensation des formes et des couleurs, voici les horizons qu'il regardait, la nuance d'atmosphère dont il s'imprégnait, le poème de beauté visible dont il subissait l'enchan-